



«LES VINGT-DEUX INFORTUNES D'ARLEQUIN»: RAVENA TEATRO

# Cocasserie et fraîcheur

**C**E n'est pas sa faute, à Mor Arlequin, si on lui a volé tous ses bagages et son argent, lui qui voulait quitter l'Italie pour rentrer en Afrique, et faire des cadeaux à tous les siens. Ce n'est pas faute d'avoir essayé de ruser avec son compatriote africain, propriétaire d'un motel de passage, où se sont échoués par ailleurs, le fils d'un gentilhomme et son chauffeur (femme) et Angelica, la femme de chambre qui aura bientôt à se travestir (pour la bonne cause), et se faire passer pour Sapienza, la fille que Pantalone a «confiée» à un oncle riche dans l'espoir qu'un jour, elle puisse hériter de ses deniers. Car Pantalone tient à récupérer l'usufruit de sa machination puisque sa fille s'est quasiment évaporée dans la nature.

Mais le «fils à papa» est fauché comme Job et le propriétaire du motel jure ses grands dieux qu'il le poursuivra, avec la police s'il le faut pour rentrer dans ses frais. Bref, dans cette histoire adaptée d'un texte de Carlo Goldoni par Marco Martinelli (production: Ravenna Teatro), tout le monde nage en pleine semoule, sauf! Sapienza, le mystérieux personnage masqué et habillé en noir qui a délesté, par deux fois, Mor Arlequin de ses avoirs, et qui réapparaît vers la fin du troisième acte pour remettre les pendules à l'heure, à sa manière.

Entre temps, belle Angelica tombe dans le piège de Pantalone et du docteur, qui lui croquant les deux mains finissent par la croquer toute entière, ne laissant d'elle

qu'une fleur de son corsage. Humour noir s'il en est, et Sapienza, refusant Horatio le promis et son niais bouquet de fleurs, accepte de faire alliance avec le docteur maléfique, qui lui ressemble notamment par le costume et le masque. Quant à Mor Arlequin, et son compatriote désormais S.D.F. (on lui a fermé les portes de son motel pour «insalubrité»), il obtient enfin de Pantalone d'être extradé vers l'Afrique sur un cargo à déchets.

«I ventidue infortuni di Mor Arlechino» est un scénario qui date de 1763. Transposé dans notre siècle, même si les costumes sont d'époque, et le château en carton pâte aussi, elle est une satire piquante et drôle de la situation des

immigrés où qu'ils soient. Traitement cocasse et léger qui nous a donné le privilège d'une pièce, fraîche et acidulée, comme le jeu du chauffeur-femme, preste et vive comme une bulle d'air.

Avec un éclairage magnifique qui revêt tantôt le bleu intense de l'horizon, tantôt le rouge du couchant, ce spectacle mis en scène par Michèle Sambin, agréable à plus d'un égard, a le mérite de n'avoir aucune prétention, sauf de nous donner quelques moments de répit et de pur plaisir, où l'on rit sans complexes, même devant des situations censées tirer vers le macabre (les scènes de cannibalisme suggéré). En un mot, une cerise sur le gâteau. Avec en prime, le jazz et le tam-tam.

Samia Harrar